

16°R
8460
(2.)
A. CUVILLIER

3

la dissertation philosophique

Logique
Philosophie des sciences
Morale



ARMAND
COLIN

la dissertation
philosophique

★ ★

16° R

8460

(2)

I - 1958

DL - 16 8 1960 - 11.126

DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Précis de Philosophie. A l'usage des classes de Philosophie, Lettres supérieures et Première Supérieure.

TOME I. — *Psychologie, Psychologie sociale et Esthétique.* Un vol. in-16.

TOME II. — *Logique et Philosophie des sciences, Morale, Philosophie générale.* Un vol. in-16.

Précis de Philosophie. A l'usage des classes de Sciences expérimentales et de Technique et Économique. Un vol. in-16.

Précis de Philosophie. A l'usage des classes de Mathématiques et de Mathématiques-Technique. Un vol. in-16.

Textes choisis des Auteurs philosophiques.

TOME I. — *Introduction générale et Psychologie.* Un vol. in-16.

TOME II. — *Logique et Philosophie des Sciences, Morale Philosophie générale.* Un vol. in-16.

La Dissertation philosophique.

TOME I. — *Psychologie, Philosophie générale.* Un vol. in-16.

TOME II. — *Logique et Philosophie des Sciences, Morale.* Un vol. in-16.

Introduction à la Sociologie. Un vol. in-16 de la C.A.C.

Partis pris sur l'Art, la Philosophie, l'Histoire. Un vol. in-16 jésus.

Nouveau Vocabulaire philosophique. Un vol. in-16.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Manuel de Sociologie, avec notices bibliographiques. Trois vol. in-16 jésus. Presses Universitaires de France.

Petite Bibliothèque Sociologique Internationale. — Où va la Sociologie française? Un vol. in-8° couronne. Lib. Marcel Rivière.

Un journal d'Ouvriers : « L'Atelier » (1840-1850). Un vol. in-16. Éditions Ouvrières.

Essai sur la mystique de Malebranche. Un vol. in-16. Lib. Vrin.

Hommes et idéologies de 1840. Un vol. in-8°. Lib. Marcel Rivière.

Sociologie et Problèmes actuels. Un vol. in-8° couronne. Lib. Vrin, 1958.

A. CUVILLIER

la dissertation philosophique

★ ★

Logique
Philosophie des Sciences
Morale



ARMAND COLIN - 1960

103, boulevard Saint-Michel - Paris V^e

Les sujets sont classés dans l'ordre des chapitres de notre Précis de Philosophie pour la classe de Philosophie, tome II, troisième et quatrième parties.

Notre couverture : Statue d'Aristote au Portail royal de la cathédrale de Chartres. (Cliché E. HOUVET, Rep. int.)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© 1960 by Max Leclerc & Cie, proprietors of Librairie Armand Colin.

AVANT-PROPOS

On trouvera dans les deux volumes de ce recueil un certain nombre de sujets de dissertations philosophiques qui, tous, ont été proposés aux divers examens ou concours en ces dernières années : baccalauréats 2^e partie, concours généraux des lycées et collèges, examens de propédeutique, certificats de licence, concours d'entrée aux diverses grandes Écoles, etc.

L'ampleur que nous avons donnée aux développements correspondant à ces sujets est très variable. Tantôt c'est à peu près celle qu'il conviendrait de donner à l'exposé même du candidat. Tantôt nous nous sommes contenté d'un plan mettant en lumière les idées essentielles et nous avons renvoyé, pour permettre de nourrir l'exposé, soit à nos Précis de Philosophie, soit à nos Textes choisis des auteurs philosophiques¹. Tantôt même nous sommes borné à quelques indications succinctes en renvoyant aux sujets analogues plus amplement traités. Mais — et nous nous permettons d'y insister — en aucun cas, le développement proposé n'est un travail tout fait que l'étudiant n'aurait qu'à recopier pour faire une bonne dissertation. C'est un exemple d'une des manières possibles, parmi beaucoup d'autres, de traiter le sujet et sur lequel l'étudiant doit exercer sa réflexion et son esprit critique. C'est pourquoi nous avons souvent indiqué des références précises à certains ouvrages (auxquels on pourra ainsi se reporter) et fourni même une documentation qui n'est pas nécessairement à reproduire

1. Les abréviations *Précis Ph. I* ou *Ph. II*, *Précis Sc.*, *Précis M.* renvoient respectivement aux *Précis* pour la Classe de Philosophie, tome I ou tome II, au *Précis* pour la Classe de Sciences Expérimentales ou au *Précis* pour la Classe de Mathématiques. L'abréviation *Textes I* ou *II* renvoie à nos *Textes choisis*, tome I ou tome II. L'abréviation *Voc.* renvoie à notre *Nouveau Vocabulaire philosophique*.

telle quelle. Le présent recueil est un instrument de travail, non un guide-âne pour étudiants paresseux ou désemparés.

Voici les abréviations dont nous avons usé pour désigner les différents examens ou concours auxquels ces sujets ont été empruntés.

B. M., Baccalauréat Mathématiques.

B. Ph., Baccalauréat Philosophie.

B. Sc., Baccalauréat Sciences Expérimentales.

B. Techn., Baccalauréat Technique.

C. A. P. E. S., Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second Degré (série Philosophie).

Cert. Mor. Soc., Certificat de Licence de Morale et Sociologie.

Cert. Philo. gén., Certificat de Philosophie Générale et Logique.

Cert. Psych., Certificat de Psychologie.

Cert. Ps. enfant, Certificat de Psy-

chologie de l'Enfant et Pédagogie.

Cert. Ps. soc., Certificat de Psychologie de la Vie sociale.

Conc. Gén., Concours Général des Lycées et Collèges.

E. L. G., Certificat d'Études Littéraires Générales.

E. N. S., Concours d'admission à l'École Normale Supérieure (Lettres ou Sciences).

Navale, Concours d'admission à l'École Navale.

St-Cloud, Concours d'admission aux Écoles Normales de Saint-Cloud et de Fontenay.

Supélec., Concours d'admission à l'École Supérieure d'Électricité.

CONSEILS POUR LA DISSERTATION

Une dissertation est un drame. Nous ne voulons pas seulement faire allusion ici au drame qui se joue pour le candidat à tout examen ou concours et auquel nous souhaiterions aider par ces deux volumes à apporter un heureux dénouement. Nous voulons parler aussi et surtout du drame immanent à la dissertation elle-même : toute dissertation, nous essaierons de le montrer, implique une *action* dramatique.

I. Le choix du sujet. Pour le candidat, le drame commence lorsque, comme au Baccalauréat, plusieurs sujets lui sont proposés et qu'il lui faut choisir. On ne doit alors ni se précipiter à l'aveuglette sur le sujet qui, au premier coup d'œil, apparaît comme « facile » ou pour lequel on croit avoir des lumières spéciales, — quitte à s'apercevoir au bout d'un certain temps qu'on s'est fourvoyé et ... à changer de sujet, ce qui aboutit à une perte de temps et à l'énervement, — ni non plus, tel le légendaire âne de Buridan, hésiter interminablement à faire son choix.

Commencez donc par lire posément et *très attentivement* les trois énoncés en pesant bien le sens des termes (sur ce point, voir § II). Examinez alors quel est celui des trois sujets qui éveille en votre esprit, non pas nécessairement le plus d'intérêt (vous êtes à un examen), mais le plus d'idées. Tel sujet, par exemple, a été traité en détail par votre professeur, ou vous l'avez étudié spécialement, vous avez fait là-dessus des lectures : il est normal que vous choisissiez celui-là. Ne fuyez pas systématiquement ce qu'on appelle les « sujets de cours ». Le discrédit dont on a voulu frapper ceux-ci nous paraît en grande partie injustifié. Où est exactement la limite entre ce qui est « sujet de cours » et ce qui ne l'est pas ? En principe, tout sujet proposé à une épreuve d'examen ou de concours doit se rattacher au programme de cette épreuve et peut donc avoir été traité dans le cours préparatoire. D'autre part et surtout, jamais une dissertation de philosophie ne peut consister à *réciter* simplement un cours, pas plus qu'un manuel ou un précis, et un élève intelligent peut faire

preuve, non seulement de savoir et de connaissances solides, mais aussi de bon sens, d'esprit philosophique et même de quelque originalité, aussi bien en traitant un sujet classique qu'à propos d'un sujet plus ou moins rare, alambiqué ou de signification incertaine (il y en a parfois !). Les candidats se font souvent à cet égard des idées tout à fait fausses : ils s'imaginent que le jury cote plus sévèrement les sujets dits « de cours » ou réputés faciles et n'accorde de notes un peu élevées qu'aux candidats ayant choisi les sujets les plus ardu. C'est certainement une erreur ! Pour notre part, si nous faisons encore partie d'un jury quelconque, nous serions plutôt mieux disposés envers les candidats qui ont manifesté déjà leur bon sens en évitant certains sujets ambigus, trop spéciaux ou trop difficiles.

II. Le sens des termes. Nous avons dit qu'il est nécessaire de bien peser le sens des termes. Bien entendu, il faudra d'abord se tenir en garde contre les confusions les plus grossières qui pourraient résulter d'une terminologie insuffisamment précise. Il serait impardonnable, par exemple, dans les sujets I, 123 ou II, 1, de confondre *vérité* et *réalité* ou, dans les sujets I, 128-131, de ne pas distinguer le problème de la *liberté* de la volonté de ceux qui peuvent se poser à propos de la *liberté* au sens juridique ou politique du terme (bien que la question puisse être soulevée de savoir si ces deux sens du mot *liberté* sont sans aucun rapport).

Une difficulté vient ici de ce que beaucoup de termes philosophiques sont des termes empruntés au langage courant et qui, de ce fait, souffrent d'une grande imprécision. Des termes tels que *certitude* (I, 59-60 ; II, 32), *égoïsme* (I, 77), *caractère* (I, 112-113), *vie* (I, 138), etc., sont susceptibles de plusieurs sens qu'il est nécessaire de bien distinguer. En psychologie, les termes du langage affectif tels qu'*émotion* (I, 83-85) ou *passion* (I, 87-88) présentent, plus que tous les autres, de telles ambiguïtés. Le mot *pensée* (ou *penser*) lui-même peut désigner, soit, comme chez Descartes, toute la vie psychique (y compris le psychisme spontané), soit la pensée *réfléchie*, et, lorsqu'on nous propose de commenter la célèbre phrase de Kant : « Penser, c'est juger » (I, 55) ou qu'on nous demande si la pensée dépend de nous (I, 58), nous risquerions de commettre les plus graves contresens si nous ne songions pas à préciser de quelle forme de pensée il s'agit. Il en est de même parfois du langage épistémologique. La fameuse formule qu'on attribue souvent (à tort d'ailleurs) à Renan : « Toute pensée est une analyse entre deux synthèses » (II, 7), outre qu'elle présente la même équivoque sur le mot *pensée*, emploie le terme *synthèse* en deux sens très différents (dont l'un assez impropre)

qu'il est absolument nécessaire de bien distinguer. Nous demande-t-on s'il est vrai que la science est « une connaissance approchée » (II, 10), il est indispensable de tenir compte non seulement du sens courant de cette expression, mais aussi de celui que lui a donné G. Bachelard lorsqu'il a soutenu cette thèse.

Le sens courant des termes peut en effet voiler le vrai problème. Dans la définition de Maine de Biran : « Philosophe, c'est réfléchir » (I, 2), ce serait passer à côté du sujet que de prendre le mot *réfléchir* en son sens banal. De même encore, quand on nous pose la question : « Existe-t-il une méthode en philosophie ? » (I, 3), il serait périlleux d'entendre le mot *méthode* au sens le plus usuel, qui est peut-être ici trop restreint.

On se défiera particulièrement des mots en *-isme*, si dangereux en philosophie ... comme en politique, parce que, pris en un sens trop rigide ou trop arbitraire, ils cristallisent la pensée. *Rationalisme* (I, 104, 105 et surtout 130), *empirisme* (I, 107), *scepticisme* (I, 126), *idéalisme* (I, 133), *athéisme* (I, 141), on verra par les développements proposés que tous ces termes sont pleins de traquenards.

Il est utile aussi de prêter grande attention à certains termes de l'énoncé qui, à une lecture rapide, peuvent sembler sans importance, mais qui, en réalité, déterminent le sujet de façon précise. Interrogé sur « l'existence d'un inconscient psychique » (I, 13), on s'égarerait si l'on négligeait l'épithète de *psychique* qui donne toute sa portée à la question posée. Semblablement, on méconnaîtrait l'orientation à donner à la discussion si l'on ne prenait pas garde à ce qui distingue le problème de la « conscience du temps » (I, 43) de celui de la « notion de temps » (I, 44). Parfois la nuance est plus délicate à saisir ; mais, lorsqu'on nous invite à nous expliquer sur « la connaissance d'autrui » (I, 25,-27), il n'est pas indifférent de savoir ce que l'on devra entendre exactement, dans ce cas spécial, par le mot *connaissance*.

Assez souvent le problème est précisément posé sous les apparences d'une simple définition : « Qu'est-ce qu'un souvenir ? », « Qu'est-ce que l'intelligence ? », « Qu'est-ce que la vérité ? », « Qu'est-ce que démontrer ? », « Qu'est-ce qu'être responsable ? », « Qu'est-ce que la Civilisation ? », etc. (voir sujets I, 11, 31, 47, 48, 52, 62, 66, 75, 123 ; II, 19, 31, 35, 37, etc.). Il va de soi cependant qu'une dissertation ne doit jamais se présenter comme une pure définition de mot, une « définition nominale », comme disaient les anciens logiciens. Derrière les mots, il faut apercevoir les problèmes réels, qui sont ici des problèmes de détermination de concepts psychologiques, moraux, épistémologiques, métaphysiques, etc., d'élucidation des notions fondamentales, de délimitation des genres et des espèces.

III. Détermination du sujet. Puisqu'une dissertation est un drame, elle exige une *action*. Cette action suppose qu'un *problème* a été posé, qu'une *difficulté* a été soulevée. Or certains sujets sont présentés de telle sorte que le problème n'apparaît pas d'emblée. Par exemple, on nous demande simplement de *décrire* : « Description psychologique de la curiosité » (I, 79), voire de fournir des *exemples* : « Montrez par des exemples précis... » (I, 8). Posons en principe que ni la pure description ni la simple énumération d'exemples ne suffisent à constituer une dissertation. De la description ou des exemples, le *problème* doit surgir : par exemple, la curiosité ne se présente-t-elle pas sous des formes diverses ? et ces formes impliquent-elles la même attitude d'esprit ? ont-elles même valeur intellectuelle et morale ?

Il arrive aussi — heureusement de façon assez rare — que l'énoncé soit tellement vague qu'il ne pose aucune question bien déterminée : « Quelles réflexions, a-t-on demandé en octobre 1955 au Baccalauréat de Sciences Expérimentales, vous inspire l'évolution des sciences ? » Il est éminemment regrettable, à notre humble avis, qu'un sujet « national » — nous voulons dire : imposé à toutes les Facultés par le Ministère de l'Éducation Nationale — soit à ce point imprécis qu'il prête à toutes sortes de développements et paraisse inviter le candidat à des variations de type journalistique sur le thème proposé. Nous n'hésitons pas à dire qu'en pareil cas, le candidat, s'il ne peut choisir un autre sujet, doit suppléer lui-même à l'indétermination de l'énoncé en s'arrêtant à une interprétation possible et en posant un problème, et non une demi-douzaine à la fois (voir sujet II, 11). En d'autres cas, l'énoncé formule deux questions ... ou plusieurs. Or un drame exige non seulement une action, mais l'*unité d'action*. Ici cette condition est généralement plus facile à satisfaire et l'on peut, le plus souvent, subordonner les diverses questions posées à l'une d'entre elles, plus fondamentale ou plus générale. Tel sujet nous propose d'expliquer à la fois « comment on reconnaît un objet » et « comment on reconnaît un souvenir » (I, 19) : ces deux sujets peuvent facilement se ramener à l'unité en recherchant si la *reconnaissance* ne présente pas, dans les deux cas, certains caractères communs. Un autre nous pose ces deux questions : « Qu'est-ce qu'un signe ? Quel est le rôle des signes dans l'activité intellectuelle ? » (I, 66), — un autre encore : « Quels sont les caractères de la passion ? Quels sont les rapports de l'imagination avec la passion ? » (I, 87). On peut se permettre de considérer, dans les deux cas, la seconde question comme un aspect particulier de la première et de faire du rôle des signes dans l'activité intellectuelle un corollaire, pour ainsi dire, de la nature même du signe, ou du rôle de l'imagination dans la passion un élément de

l'analyse des caractères de celle-ci. Il est plus délicat de saisir l'unité du sujet quand la pluralité apparente des problèmes tient, non plus à la pluralité des questions explicitement formulées, mais — nous avons déjà signalé cette difficulté — à l'ambiguïté des termes, par exemple lorsqu'on nous propose simplement ce thème : « La *certitude* » (I, 60) ou lorsqu'on nous demande : « Qu'est-ce que *comprendre* ? » (I, 75). Avec un peu d'habileté, on parviendra cependant à découvrir un point de vue central d'où les différentes significations du terme pourront être rattachées à un même problème.

Très fréquents sont les sujets composés de deux termes reliés simplement par la conjonction *et*, tels que : « Mémoire et intelligence », « Le temps et la durée », « Individu et personne », « Déduction et induction », « Déterminisme et finalité », « Morale et sociologie », « Nature et moralité », « La nation et l'État » (voir sujets I, 4, 15, 18, 20, 30, 32, 34, 35, 46, 97, 110-111, 134 ; II, 4, 6, 25, 30, 43, 54, etc.). Évidemment, de tels sujets ne peuvent jamais être traités par la simple *juxtaposition* de deux développements consacrés respectivement à chacun des deux termes ni même par un simple *parallèle*. Tantôt — et il faut examiner soigneusement quelle est celle de ces interprétations qu'il conviendra d'adopter — le problème consistera à rechercher si les deux termes sont irréductibles ou si, au contraire, l'un dérive de l'autre ou peut être ramené à l'autre. Tantôt il s'agira de dégager les différences essentielles, que masquent peut-être des différences superficielles, entre ces deux termes. Tantôt il faudra étudier une action réciproque : dans le sujet « Mémoire et intelligence » (I, 34) par exemple, se contenter d'examiner quelle peut être la contribution de la mémoire au développement de l'intelligence serait n'apercevoir qu'un aspect, et non le plus intéressant, du problème ; bien plus importante est la question de savoir si l'intelligence n'est pas déjà, à quelque degré, présente dans la mémoire vraie, si celle-ci n'est pas déjà une faculté intellectuelle.

Nous en dirons autant des énoncés, assez fréquents eux aussi, où figure le mot *rappports*, tels que : « Rappports du langage et de la pensée », « Rappports de l'instinct et de l'intelligence », « Rappports de la volonté et de l'attention », « Rappports de la science et de la technique », « Rappports entre l'éthique et la métaphysique » (voir sujets I, 70, 87, 91, 96 ; II, 16, 18, etc.). Parfois d'ailleurs les deux formulations sont réunies dans le même énoncé, par exemple : « L'esprit et le corps : comment concevoir leurs *rappports* ? » (I, 137). Le mot *rappports* ne signifie pas seulement *ressemblances* et *différences* et n'invite pas à une simple *comparaison*. Son sens est beaucoup plus général : il peut désigner des relations de *filiation*, d'*action réciproque*, comme

dans le cas précédent, etc., etc. Ainsi, à propos des « rapports de l'instinct et de l'intelligence » (I, 91), on peut certes commencer par comparer les deux fonctions, mais on doit aussi étudier si l'une ne dériverait pas de l'autre, si par exemple l'instinct ne serait pas, comme on l'a soutenu, une « intelligence dégradée » ou si, au contraire, ce ne serait pas une intelligence encore confuse et qui se cherche, ou bien encore si instinct et intelligence ne représentent pas, ainsi que l'a prétendu Bergson, deux directions divergentes du psychisme. S'agit-il d'examiner les « rapports de la volonté et de l'attention » (I, 96) ? Il ne suffira pas de montrer le rôle de la volonté dans la fixation de l'attention (n'oublions pas d'ailleurs qu'il existe une attention spontanée) : il sera plus intéressant de rechercher si l'attention n'est pas elle-même une des conditions de l'acte volontaire.

En somme, il faut voir à la fois : 1. toute l'étendue du sujet ; 2. ses limites.

1. Quelques-uns des derniers exemples cités montrent qu'il faut se tenir en garde contre les interprétations *trop étroites* qui consistent à n'apercevoir *qu'un aspect* (qui n'est pas toujours le plus important) du sujet. Voici un autre exemple : « Par quels caractères, nous demande-t-on, pensez-vous qu'on puisse distinguer l'état de veille et l'état de rêve ? » (I, 22). Pour peu qu'on y réfléchisse, on s'apercevra que le sujet est quelque peu ambigu. Quel est ce *on* dont parle l'énoncé ? Est-ce *la conscience* elle-même lorsqu'elle veille ou qu'elle rêve ? Ou bien s'agit-il du *psychologue* et des caractères distinctifs qu'il peut attribuer à la veille et au rêve ? Le sujet permet les deux interprétations et ce serait le limiter arbitrairement que de se borner à l'une d'entre elles : il est nécessaire ici de tenir compte de l'une et de l'autre.

2. Inversement, il faut éviter de déborder *les limites* du sujet. A propos de cette question : « Quel rôle l'étude des conduites joue-t-elle dans la construction de la psychologie ? » (I, 6), ce serait une grave maladresse de traiter de l'ensemble des méthodes de la psychologie, comme il pourrait arriver à certains candidats soucieux de montrer leur savoir plutôt que de répondre à la question posée. Le sujet est bien plus circonscrit : c'est uniquement de l'étude des *conduites* ou, comme on dit encore, du *comportement* qu'il s'agit, sans préjudice, bien entendu, d'une détermination précise de cette notion et de la question de savoir si les états de conscience qui accompagnent certaines formes ou certains niveaux de la conduite doivent être pris en considération. De même, pour déterminer « quelle signification la science permet de donner au mot *matière* » (I, 135), il convient d'observer que c'est la notion *scientifique* de la matière qui est en cause et

non le problème *philosophique* de la matière dans toute sa généralité, de ses rapports avec l'esprit, etc., comme dans le sujet I, 136.

IV. Établissement du plan. Une fois le sujet bien déterminé, il s'agit d'établir le plan. Il va de soi qu'il n'y a pas ici de recette universelle ni infaillible. Tantôt on ira d'abord à la « chasse aux idées » ; on les notera à mesure qu'elles apparaîtront et l'on s'efforcera ensuite de les faire entrer dans un plan logiquement ordonné. Tantôt au contraire ce seront les grandes lignes du plan qui se présenteront les premières à l'esprit. Ce second procédé est, en général, de beaucoup préférable. Mais, quelle que soit la démarche adoptée, il faut bien se rendre compte que l'importance de la *composition*, du *plan* est plus grande encore dans une dissertation philosophique que partout ailleurs. De même que, dans un drame, il y a une « logique » des événements, dans une dissertation de philosophie il y a une dialectique qui doit se dérouler selon un certain ordre à partir du thème posé au début. Rien ne serait ici plus regrettable que de laisser sa pensée errer au hasard de l'inspiration ou des associations d'idées sans savoir où l'on va ni quelles voies empruntera la suite du développement. En règle générale, on n'abandonnera jamais une idée avant de l'avoir développée complètement, avant de lui avoir fait « rendre », si l'on peut ainsi parler, tout ce qu'elle peut donner, et l'on ne reviendra pas sur cette idée après être passé à une autre. Une telle négligence révélerait une élaboration insuffisante du plan : le plus souvent, les candidats commencent trop vite à rédiger, avant d'avoir charpenté solidement leur développement. Est-il nécessaire de faire précéder chaque paragraphe, comme nous l'avons fait dans les développements ci-dessous, d'un titre en résumant l'objet essentiel ? Certains professeurs le conseillent ; d'autres y sont hostiles, car, disent-ils, l'idée principale et le plan doivent se dégager avec suffisamment de clarté du développement lui-même. Mais peu importe : ce n'est là qu'un détail. L'essentiel est que ce développement se présente, en effet, avec ordre et soit méthodiquement conduit.

V. La rédaction. 1. L'INTRODUCTION. — Quand le plan a été bien établi, on peut passer à la rédaction. L'introduction devra le plus souvent être consacrée à mettre en lumière le *problème* qu'il s'agit de traiter. Répétons-le encore : une dissertation est un drame. Or n'a-t-on pas coutume de dire que, dans une œuvre dramatique, tragédie ou comédie classique en particulier, les premières scènes doivent être consacrées à l'*exposition* ? C'est là que l'intrigue se noue, que les personnages nous sont présentés avec leurs passions, leurs difficultés, leurs conflits intérieurs et extérieurs. Dans une dissertation de phi-

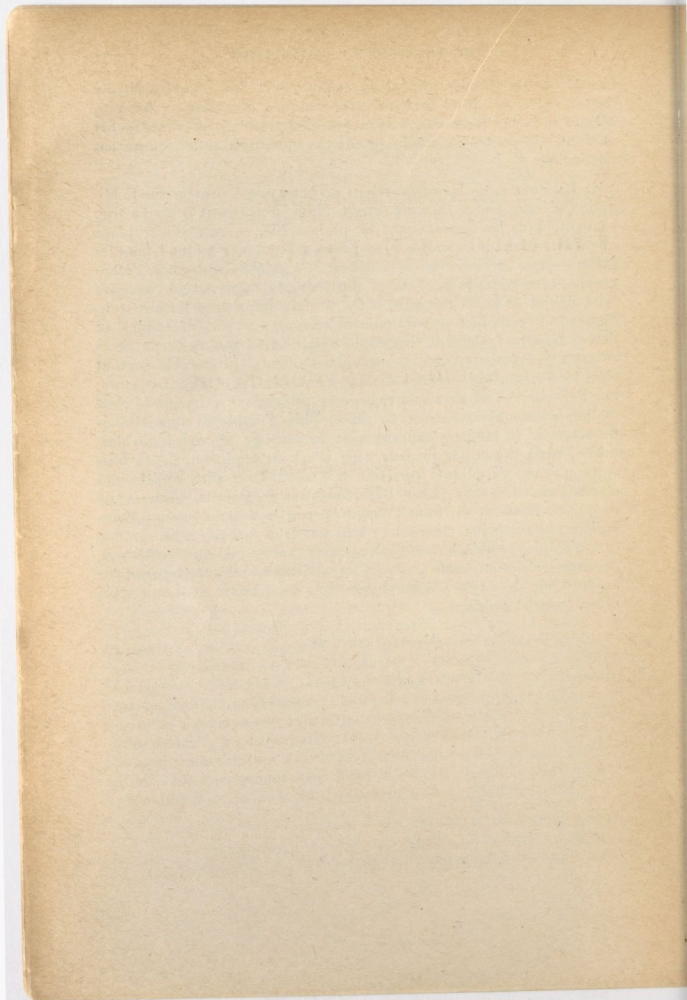
losophie, cette « exposition » est d'autant plus nécessaire que les problèmes philosophiques ne sont pas toujours apparents : ce sont le plus souvent des problèmes à côté desquels la pensée courante passe sans les apercevoir, parce qu'ils exigent une *prise de conscience*, une attitude *réflexive* de l'esprit (voir notre *Précis de Philosophie*, Ph. I, p. 16-17 ; Sc. et M., p. 11-12). L'introduction doit donc *faire sentir qu'il y a un problème*, tout en le délimitant et en se gardant bien, cela va de soi, de soulever des problèmes artificiels ou purement verbaux.

2. LE DÉVELOPPEMENT. — C'est alors que l'*action*, c'est-à-dire le développement, peut s'ouvrir. Qu'il consiste en une analyse de l'idée proposée et de ses différents aspects (sujets I, 20, 40, 75, 114, 138 ; II, 1, 5, 10, 32, 44, 45, etc.), dans la confrontation des thèses opposées, des arguments allégués ou des faits observés (sujets I, 13, 16, 28, 65, 83, 90, 104, 132 ; II, 3, 25, 35-36, etc.), presque toujours le développement prendra la forme d'un *débat*, d'une *discussion*, donc d'une action. Deux conditions sont ici à respecter. 1^o Cette discussion doit être *libre*. Il arrive que l'énoncé lui-même paraisse suggérer, voire imposer une solution ou tout au moins une certaine façon de poser la question (I, 73, 76, 84, 98, 109, 125, 130, 139 ; II, 1, 3, 34, etc.). Le candidat ne doit pas se laisser intimider par les intentions qu'il croit — à tort ou à raison — y discerner : il doit être bien convaincu que sa liberté de pensée est entière et que, pourvu qu'il ait bien compris la question posée et aperçu ses différents aspects, il demeure libre d'adopter telle solution qui lui paraît juste. Bien entendu, il ne doit pas cependant se borner à *affirmer* sa façon de voir. Il doit s'efforcer de *prouver*, soit, comme nous l'avons dit, en *analysant* l'idée en discussion, soit en s'appuyant sur des *exemples* concrets, dûment analysés eux aussi. — 2^o Cette discussion doit être *orientée*, elle doit préparer peu à peu la conclusion. *Ad eventum festinat*, disait le poète latin Horace de l'action dramatique : « elle se hâte vers le dénouement ». Autant il serait maladroit de formuler à l'avance sa conclusion, autant on a le droit de l'amener progressivement en dénouant les contradictions apparentes, en élucidant les difficultés, en synthétisant les éléments épars. Il n'y a pas, en philosophie, de *deus ex machina* : tout le développement doit être agencé de telle sorte qu'à la fin la conclusion s'en dégage tout naturellement. Chaque paragraphe peut d'ailleurs être résumé en une brève conclusion partielle qui préparera la conclusion générale.

3. LA CONCLUSION. — Celle-ci devra condenser en formules aussi concises et aussi précises que possible le résultat de ces divers développements, sans cependant tomber dans le travers des formules tran-

chantes et unilatérales. Dans certains sujets, il n'est pas interdit d'y laisser entrevoir des horizons philosophiques plus larges, des problèmes plus généraux auxquels la question traitée peut se rattacher et dont elle peut être présentée comme une introduction ou un cas particulier.

4. LA FORME. — Nous voudrions ne pas avoir à insister sur l'obligation d'écrire *en un français correct*. Malheureusement il arrive trop souvent, dans les dissertations de philosophie, — sans doute parce que l'attention des candidats se porte surtout sur le fond, sur les idées, — que la forme laisse à désirer. Propriété des termes, orthographe, correction de la syntaxe, clarté du style doivent au contraire faire l'objet de soins minutieux. On ne fera appel aux termes techniques indispensables que dans la mesure strictement nécessaire, et l'on se tiendra également éloigné du verbalisme banal et creux et de ce style prétentieux, non moins vide d'ailleurs, intolérable surtout chez les jeunes, qui prétend donner, comme a dit André LALANDE, par l'obscurité verbale « l'illusion de la profondeur ». La mode s'est malheureusement introduite en philosophie d'employer quantité de termes, soit du langage courant, soit du langage philosophique lui-même, mais détournés de leur sens usuel ou traditionnel, de telle sorte qu'« on s'applique, pourrait-on croire, à ne plus appeler les choses par leur nom » (Léon Bérard). Nous renvoyons, là-dessus, à ce que nous avons dit dans l'*Avant-Propos* de notre *Nouveau Vocabulaire philosophique*. On veillera à ne pas trop sacrifier à cette mode et à n'employer qu'à bon escient certains termes tels que *dialectique*, *message*, *médiation*, *transcendance*, etc., dont on abuse étrangement aujourd'hui. Le style philosophique doit être, avant tout, un style *sobre, ferme et précis*.



PREMIÈRE PARTIE

LOGIQUE ET PHILOSOPHIE
DES SCIENCES

I. — LOGIQUE, MÉTHODOLOGIE,
ÉPISTÉMOLOGIE

I. L'idée de vérité est-elle intégralement définie par les principes de la Logique ? (*Cert. Philo. gén.*, Aix, juin 1950).

Position de la question. La notion de vérité (voir tome I, sujet 123) présente différents aspects. Ces aspects pourraient-ils se ramener à l'unité et se définir par la seule Logique ?

I. La vérité formelle.

La Logique formelle classique avait posé un certain nombre de principes sur lesquels elle avait établi certaines normes, telles les célèbres règles du syllogisme (*Précis*, Ph. II, p. 33) qui paraissaient suffire à définir la vérité. Ces principes étaient les principes, réputés immuables et éternels, de la raison, tels les trois principes d'identité, de non-contradiction et du tiers exclu (*Précis*, Ph. I, p. 484-485 ; Ph. II, p. 15). Ils étaient purement formels : ils concernaient uniquement la forme (sujet 2, § I) de la pensée, sa cohérence interne, non son contenu. L'accord de la pensée avec elle-même apparaissait ainsi comme la condition fondamentale de la vérité (*Précis*, Ph. II, p. 15). — Ce point de vue qui était celui de la Logique aristotélicienne, modifiée dans le sens purement formaliste par les Stoïciens (*Textes*, II, p. 5 et p. 10-11), fut repris par les auteurs de la *Logique de Port-Royal*

qui y ajoutèrent cependant quelques idées cartésiennes. Ils énoncent, par exemple, parmi les « axiomes importants et qui peuvent servir de principes à de grandes vérités » (*Ouv. cité*, 4^e partie, chap. VII), celui-ci, dont l'inspiration cartésienne est évidente : « Tout ce qui est renfermé dans l'idée claire et distincte d'une chose peut en être affirmé avec vérité. » Mais il est manifeste qu'un tel axiome suppose entre l'ordre des « idées » et l'ordre des « choses » une correspondance qui n'est, en somme, qu'un postulat. Rechercher dans les seuls caractères *intrinsèques* de la pensée les conditions de la vérité, c'est demeurer placé au point de vue purement formel, et la question se pose de savoir si ce point de vue est suffisant.

II. La vérité matérielle.

Le progrès des Sciences expérimentales devait mener à une autre conception de la vérité. Descartes lui-même, qui avait conçu la science sur le modèle d'une synthèse purement déductive, avait dû reconnaître la nécessité de faire appel à l'expérience pour décider entre les multiples conséquences qu'on peut tirer d'un même principe. De plus en plus, la vérification expérimentale, le contrôle par les faits allaient apparaître comme le critère principal de la vérité scientifique (*Précis*, Ph. II, p. 113-114 et 237). Dès lors, les conditions *formelles* de la vérité ne suffisent plus : il faut y ajouter les conditions *matérielles* ou *réelles* portant, non plus sur la forme, mais sur la « matière », c'est-à-dire sur le contenu de la connaissance. A l'accord de l'esprit avec lui-même, il devient indispensable d'ajouter l'accord de l'esprit avec le réel (*Ibid.*, p. 15).

III. Discussion.

A. — On pourrait objecter toutefois que l'Épistémologie contemporaine a mis en lumière un certain aspect de la science, tout au moins de certaines sciences, qui semblerait rendre superflu cet appel aux conditions matérielles de la vérité.

En fait, il s'agit surtout des *Mathématiques*. Celles-ci apparaissent, aux yeux de certains épistémologues, comme un pur système *hypothético-déductif* qui relèverait de la seule norme de la cohérence logique, abstraction faite de toute vérité matérielle de leurs hypothèses et de tout souci d'application aux objets empiriques. Déjà Henri POINCARÉ (*La Science et l'Hypothèse*, p. 67) écrivait que la question de savoir si la géométrie euclidienne est vraie (entendez : *matériellement* vraie) « n'a aucun sens ». Mais cette conception s'est plus nettement encore affirmée dans l'Axiomatique de HILBERT et

de ses disciples (*Précis*, Ph. II, p. 99-100 ; Sc. et M., p. 216-217) qui institue en Mathématiques un pur formalisme logique. — Certains n'ont pas craint de l'étendre même aux Sciences expérimentales. S'appuyant sur le rôle qu'y joue l'hypothèse (*Ibid.*, Ph. II, p. 119 et 138 ; Sc. et M., p. 235 et 255) et le caractère toujours plus ou moins construit de la vérité scientifique (*Ibid.*, Ph. II, p. 240 ; Sc. et M., p. 349), ils sont allés jusqu'à soutenir que la science n'est « qu'un jeu purement formel d'écriture », une organisation artificielle de concepts dont les seules lois sont l'efficacité et la cohérence interne (Éd. LE ROY, in *Rev. de Métaphysique*, 1899, p. 550).

B. — Il y a pourtant là de graves exagérations. Même quand il s'agit des Mathématiques, le formalisme pur est insuffisant : il suppose lui-même « des expériences antérieures » (É. CARTAN) nous permettant de saisir d'une manière concrète ce que sont ces « êtres géométriques » qu'on se refuse à qualifier de *points*, de *droites*, de *plans*, mais qui sont en réalité leurs équivalents, et l'existence même des Mathématiques ne peut se justifier qu'à condition d'y voir « un instrument inventé pour aider l'homme à connaître la nature et à la comprendre » (*Précis*, Ph. II, p. 101 et 103 ; Sc. et M., p. 218 et 220). Au reste, la logique mathématique est d'une tout autre espèce que la Logique classique, et le *logicisme* pur est également insuffisant : certains principes classiques, tel celui du *tiers exclu*, ne paraissent pas toujours s'appliquer aux Mathématiques (*Ibid.*, Ph. II, p. 97-99 et 103, n. ; Sc. et M., p. 214-216 et 220 n.). — Quant aux Sciences expérimentales, quelle que soit la place qu'y tiennent l'hypothèse et les constructions de l'esprit, elles ont bien une valeur d'*objectivité* (cf. POINCARÉ, *La valeur de la science*, p. 261) et l'épreuve au contact du réel, le contrôle par les faits demeurent pour elles un impératif inéluctable.

Conclusion. En aucun domaine, les principes de la Logique ne suffisent donc à définir la vérité. Même une école de purs logiciens telle que l'école de Vienne (*Précis*, Ph. II, p. 24) a dû reconnaître, à côté des « tautologies » (sens 2 de notre *Nouveau Vocabulaire*) qui relèvent du simple formalisme logique, la nécessité d'un autre type d'énoncés : les « protocoles » d'expériences, qui ne peuvent être dits vrais que s'ils sont *vérifiables* ; d'où un « physicalisme » dont ils ont même exagéré le caractère empiriste.

II. — LA LOGIQUE PURE

2. Vous exposerez sommairement la différence de structure entre la Logique classique (celle d'Aristote et de Port-Royal) et les Logiques modernes (Logistique et Axiomatique). Vous dégagerez la signification philosophique de cette opposition (*Cert. Philo gén.*, Strasbourg, juin 1954).

Introduction. La philosophie classique n'avait guère reconnu qu'un seul type de Logique, celle qui était issue des conceptions d'Aristote et qui, à travers la Logique stoïcienne et la Logique scolastique, se trouve encore exprimée, avec quelques retouches (sujet 1, § I), dans la *Logique de Port-Royal*. Mais, sous l'influence du développement des sciences, il s'est créé de nos jours des Logiques plus complexes. Essayons d'analyser la structure des unes et des autres et de déterminer la signification de ce fait.

I. La Logique classique.

Voyons d'abord quelle était la structure de la Logique classique.

1^o Cette Logique était purement *formelle* : elle concernait uniquement la cohérence *interne* de la pensée. Ce caractère subsistera d'ailleurs dans la Logistique et l'Axiomatique ; car c'est ce qui caractérise la Logique proprement dite en tant que distincte de l'Épistémologie et de la Théorie de la connaissance (*Textes*, II, p. 9).

2^o Cette Logique n'était pas algorithmique : elle n'utilisait pas de système de symboles spécial, mais simplement le *langage courant*. Il s'était ainsi établi un « parallélisme logico-grammatical » (*Précis*, Ph. II, p. 19) qui calquait les formes de la pensée logique sur celles du langage et de la grammaire. — 3^o C'était une Logique du *concept*. Décomposant la pensée en éléments de plus en plus simples (ou prétendus tels) : inférences, puis propositions, enfin termes (*Ibid.*, p. 31), elle aboutissait, comme unité logique fondamentale, au *terme* ou expression verbale du concept. — 4^o Les relations logiques considérées étaient toutes, de ce fait, ramenées au rapport *attributif* ou *prédicatif*, d'autant plus qu'Aristote, liant la Logique à l'Ontologie (*Ibid.*, p. 18), avait vu dans le sujet de la proposition l'expression

d'une *substance*, support des attributs. Toutes les propositions étaient censées réductibles au type : « A est B. »

Malgré les services qu'elle a pu rendre, cette Logique présentait plus d'une lacune. a) Le concept, pris pour unité logique, ne suppose-t-il pas lui-même le jugement (*Précis*, Ph. I, p. 315 ; Sc. et M., p. 41) ? On verra que, pour les logisticiens contemporains, l'unité logique est la proposition. — b) L'emploi du langage courant n'était pas sans créer bien des équivoques : « La logique, a écrit Paul VALÉRY, n'a que des vertus très modérées quand on emploie le langage ordinaire, c'est-à-dire sans définitions absolues. » L'exemple le plus typique est celui de la copule *être* qui était celle des propositions du type classique : on va voir qu'elle était elle-même susceptible d'être interprétée en deux sens, au moins, assez différents. — c) Enfin la Logique classique était trop simple et trop étroite. Le rapport *attributif* faisait de toutes les propositions des rapports de *compréhension* : le verbe *être* exprimait alors l'*inhérence* d'une qualité à un sujet. Mais, plus tard, et, en particulier, dans la Scolastique du moyen âge, on l'interpréta comme exprimant des rapports d'*extension*, c'est-à-dire l'*inclusion* d'une espèce dans un genre ou l'*appartenance* d'un sujet singulier à une espèce. Logique de la compréhension et logique de l'extension (*Précis*, Ph. II, p. 20) étaient cependant encore bien loin d'exprimer tous les rapports logiques possibles. Au XIX^e siècle, J. LACHELIER, entre autres, devait montrer qu'il existe une *Logique des relations* (*Ibid.*, p. 21) qui les déborde de beaucoup.

II. La Logistique.

S'inspirant de LEIBNIZ (*Précis*, Ph. II, p. 23), de nombreux logiciens du XIX^e siècle ont constitué une tout autre forme de logique, la *Logistique*. En voici les caractères principaux. — 1^o Comme la Logique classique, la Logistique demeure purement *formelle*. Elle ne veut être qu'une *syntaxe*, c'est-à-dire une « théorie des formes des propositions et autres créations grammaticales de la langue... Nous laissons de côté la signification de la proposition aussi bien que le sens des mots qui la composent » (R. CARNAP). — 2^o Mais la langue en question n'est plus la langue courante. C'est un *algorithme*, un système de signes constitué à l'image des Mathématiques. Il ne s'agit pas toutefois de ramener la Logique à cette science, mais au contraire de faire de la Mathématique « un chapitre de la Logique, celui des énoncés où interviennent des symboles de nombre » (Id. ; cf. *Textes*, II, p. 15-16). — 3^o Dès lors, le concept ou le terme n'est plus l'unité logique fondamentale : c'est la *proposition*. Le concept est lui-même un système de deux « fonctions proposition-

nelles » (*Précis*, Ph. II, p. 36), correspondant l'une à l'extension, l'autre à la compréhension de ce concept, la « fonction propositionnelle » étant une fonction logique qui devient vraie ou fausse lorsque les variables y sont remplacées par des valeurs déterminées. — 4^o Enfin la Logistique peut s'appliquer à des *relations* quelconques autres que celles de la logique classique. Le symbole général n'est plus : « A est B », mais : « $a R b$ », R pouvant désigner une relation d'appartenance, d'inclusion ou quelque autre relation que ce soit. Ainsi sont rendues possibles des opérations telles que l'addition logique, la multiplication logique, et, de façon générale, un calcul des propositions inconnus de la Logique classique (*Ibid.*, p. 39-40) et la logique mathématique est englobée dans la Logique générale.

III. L'Axiomatique.

L'Axiomatique présente bien des points communs avec la Logistique. Mais elle procède d'une inspiration différente : loin de vouloir ramener la Mathématique à la Logique, elle a au contraire pour ambition de faire de la Logique une dépendance de l'Épistémologie mathématique (*Ibid.*, p. 22 et 99). L'Axiomatique s'efforce d'abord d'éliminer tout recours à l'intuition, toute signification intuitive de ses symboles : « L'histoire le prouve : en se laissant abusivement guider par l'intuition, on introduit subrepticement des hypothèses implicites, qui enlèvent toute valeur aux déductions » (M. BOLL, *Manuel de logique scientifique*, p. 487). Le souci de l'Axiomatique est précisément d'explicitier au contraire toutes ses hypothèses et de les réduire à un petit nombre d'axiomes, c'est-à-dire d'assertions primitives admises sans démonstration, mais clairement formulées : « Grâce à la méthode axiomatique, écrit Alfred TARSKI (logicien de l'école polonaise, cité par BOLL, p. 489), on réduit fortement toutes les hésitations concernant la signification des termes et la vérité des thèses de la science construite ; ces hésitations ne s'appliquent plus qu'à un petit nombre de termes primitifs ou d'axiomes. » Par exemple, dans l'Axiomatique géométrique de HILBERT, le système d'axiomes de base se réduit aux cinq groupes : 1^o des axiomes d'association ; 2^o des axiomes d'ordre ; 3^o de l'axiome des parallèles (postulat d'Euclide) ; 4^o des axiomes de congruence ; 5^o de l'axiome de continuité (voir *Précis*, Ph. II, p. 99-100 ; Sc. et M., p. 216-217) ; et ce système permet de construire toutes les géométries possibles. — De tels systèmes d'axiomes doivent satisfaire à trois conditions. 1^o Ces axiomes doivent être non-contradictaires, compatibles entre eux ; autrement dit, le système doit être cohérent. Cette condition n'est d'ailleurs pas toujours satisfaite de façon évidente : c'est ainsi

que HILBERT, s'il a pu établir la cohérence des axiomes de la géométrie, n'a pu démontrer celle de l'Axiomatique arithmétique sur laquelle ils reposent ; on a établi au contraire l'impossibilité d'exécuter une telle démonstration par des moyens empruntés à l'Arithmétique elle-même ou à la Logique seules (théorème de GÆDEL : *Précis*, Ph. II, p. 100 ; Sc. et M., p. 217). — 2^o En second lieu, le système d'axiomes fondamentaux doit être *complet* ou, comme on dit, « saturant » : il ne doit pas être possible d'y ajouter ou d'y enlever des éléments. — 3^o Enfin les axiomes doivent être *indépendants* les uns des autres : ce n'est pas là une condition absolue ; mais « il est souhaitable que, dans un système d'axiomes, aucun de ces derniers ne puisse être établi à partir des axiomes restants », ce qui « ferait croire que l'auteur a insuffisamment élaboré sa construction » (BOLL, *ouv. cité*, p. 492). — L'Axiomatique a eu incontestablement l'avantage de fournir une « organisation indispensable de la rigueur » (BACHELARD). Mais on a vu qu'elle se heurte parfois à certaines difficultés. Elle ne réussit pas toujours d'ailleurs à éliminer toute donnée intuitive (sujet 1, § III B), d'autant plus que, comme l'a suggéré F. GONSETH (voir *Textes*, II, p. 18), l'axiomatisation n'est peut-être qu'à la limite indépendante de l'intuition concrète. Enfin l'on peut se demander si l'emploi de la méthode axiomatique ne suppose pas lui-même la Logique, ainsi que le soutient J. PIAGET (*Tr. de Logique*, p. 292).

IV. Signification de l'opposition.

Demandons-nous maintenant quelle est la signification de l'« opposition » entre ces différentes Logiques. — Et d'abord y a-t-il vraiment « opposition » ? Beaucoup plutôt pourrait-on dire, nous semble-t-il, qu'il y a eu : 1^o *élargissement*, la Logique classique ne s'appliquant qu'aux relations logiques les plus élémentaires et se plaçant donc à un point de vue trop étroit ; 2^o *accroissement de précision et de rigueur*, grâce : a) à la formulation plus explicite des hypothèses de base ; b) à l'emploi du symbolisme algorithmique.

Il y a bien un aspect cependant sous lequel il y a vraiment *opposition*. C'est que la Logique classique supposait une seule structure possible de la pensée rationnelle. Les nouvelles Logiques nous montrent au contraire qu'il y a une *pluralité de structures possibles*¹, de même

1. Cette pluralité s'accentuerait encore si l'on tenait compte, à côté des Logiques *bivalentes*, des Logiques *polyvalentes* (cf. *Précis*, Ph. II, p. 25-27). Il existe aussi des Logiques dites *affaiblies* qui abandonnent tel ou tel axiome du calcul classique (voir là-dessus R. BLANCHÉ, *Introd. à la Logique contemporaine*, chap. III).

qu'il y a, par exemple en géométrie, une pluralité de systèmes déductifs possibles. La raison est une (cf. tome I, sujets 103-105) ; mais l'évolution des sciences nous montre que l'esprit dispose, pour satisfaire à ses exigences, de plus d'une méthode et de plus d'un procédé.

III. — DIFFÉRENTS TYPES DE CONNAISSANCE INTUITION ET RAISONNEMENT

3. La connaissance scientifique s'oppose-t-elle à la connaissance vulgaire, ou n'en est-elle que le perfectionnement ? (E. L. G., Dijon, oct. 1956).

OBSERVATION. — L'énoncé n'impose pas nécessairement l'ordre dans lequel les deux interprétations doivent être examinées. On suivra l'ordre le plus apte à faire ressortir la solution adoptée.

Position de la question. On peut distinguer plusieurs types ou espèces de la connaissance humaine (*Précis*, Ph. II, p. 43-44). Une des distinctions les plus fréquentes est celle qu'on établit entre la connaissance courante, souvent appelée *connaissance vulgaire*, et la *connaissance scientifique*. On pourrait soutenir, on a même souvent soutenu que celle-ci n'est que le *prolongement* et le *perfectionnement* de la première. Mais, ainsi que l'ont prétendu certains philosophes contemporains, n'y aurait-il pas plutôt *opposition* entre l'une et l'autre ?

I. Y a-t-il perfectionnement ?

Plusieurs arguments paraissent militer en faveur de la première interprétation.

A. — La connaissance vulgaire est essentiellement *utilitaire* ; sa curiosité ne va guère au delà des besoins pratiques. Or l'histoire de la science nous montre que celle-ci est née aussi de ces besoins pratiques et qu'à ses origines elle se confondait avec la technique (*Précis*, Ph. II, p. 67 ; Sc. et M., p. 59). Même aujourd'hui la science conserve des rapports étroits avec cette dernière.

B. — La connaissance vulgaire n'est pas seulement une connaissance « par ouï-dire », constituée de faits particuliers et sans liens. C'est aussi, selon l'expression de SPINOZA, une connaissance « par

expérience vague » (*Ibid.*, Ph. II, p. 45 ; *Textes*, II, p. 276). Or, si vague qu'elle soit, cette expérience ne nous conduit-elle pas à certaines connaissances générales qui sont déjà comme la préfiguration, sur un plan plus empirique, des lois générales que nous apporte la science ?

C. — Bien qu'elle soit faite surtout d'éléments sensibles, la connaissance vulgaire comporte une large part d'interprétation (*Ibid.*, Ph. II, p. 46). La perception courante n'implique-t-elle pas déjà toute une construction de l'esprit (*Ibid.*, Ph. I, p. 123-125 ; Sc. et M., p. 17-18) ? La connaissance vulgaire semble bien ainsi nous mettre sur le chemin des interprétations plus complexes que nous fournira la connaissance scientifique. Du seul fait qu'elle généralise, elle utilise le concept et l'abstraction : « La connaissance commune, écrit J. MARITAIN (cf. *Textes*, II, p. 25), use à chaque instant d'être de raison » et ainsi elle nous transfère déjà « du plan de l'existence sensible au plan des objets de pensée », elle « nous introduit dans l'ordre de l'être intelligible » (*Textes*, I, p. 184).

II. Y a-t-il opposition ?

Ces arguments ne paraissent cependant pas suffisants et certains philosophes comme G. BACHELARD se sont plu, au contraire, de nos jours, à opposer les deux types de connaissance.

A. — Il est vrai que la science est née de la technique. Mais elle en est née moyennant un *décalage*, un *changement d'orientation* (*Précis*, Ph. II, p. 68 ; Sc. et M., p. 60). Selon G. BACHELARD, les préoccupations utilitaires, la « connaissance pragmatique » constituent précisément l'un de ces « obstacles épistémologiques » que rencontre la science pour se constituer. On en arrive à « chercher l'utilité tout humaine, non seulement pour l'avantage positif qu'elle peut procurer, mais comme principe d'explication » (*La formation de l'esprit scientifique*, p. 92) et l'on tombe ainsi dans toutes sortes d'erreurs. Les savants affirment souvent aujourd'hui que « ce qui caractérise un travail scientifique, c'est qu'il est destiné à satisfaire une curiosité désintéressée » (Irène JOLIO-CURIE) et que les préoccupations trop directement pratiques nuisent au progrès de la science (*Précis*, Ph. II, p. 69 ; Sc. et M., p. 61).

B. — La connaissance vulgaire généralise, mais elle le fait à tort et à travers. Si l'on peut dire que la science est « un passage du particulier au général » (LIARD ; cf. *Textes*, II, p. 45), du moins n'effectue-t-elle ce passage que moyennant toutes sortes de *précautions* qu'ignore la connaissance vulgaire : délimitation précise des concepts et du domaine plutôt « régional » qu'universel, dans lequel s'appliquent les

lois (*Précis*, Ph. II, p. 125 et 129 ; Sc. et M., p. 241 et 243). La célèbre formule d'Aristote : « Il n'est de science que du général » est d'ailleurs aujourd'hui très contestée et G. BACHELARD (*Textes*, II, p. 47) va jusqu'à écrire : « Une connaissance qui n'est pas donnée avec ses conditions de détermination précise n'est pas une connaissance scientifique. Une connaissance générale est presque fatalement une connaissance vague. »

C. — Enfin il n'est pas grand-chose de commun entre les *interprétations* toutes spontanées et dénuées d'esprit critique de la connaissance vulgaire, et celles, méthodiques, expérimentalement contrôlées et sans cesse rectifiées, que nous offre la science. Les premières sont arbitraires et relèvent davantage des traditions et des préjugés (*Précis*, Ph. II, p. 45) que d'une recherche rationnellement conduite. Les secondes se *démontrent* ou se *vérifient* : « La science, dit BACHELARD, est l'union des travailleurs de la preuve. » La connaissance vulgaire ne pousse d'ailleurs pas bien loin l'intellectualisation du réel : elle cherche à *savoir* plutôt qu'à *comprendre* ; elle se contente le plus souvent, comme disait Aristote, de constater « le fait que... ». La science cherche à *expliquer*, à *systématiser* les données sensibles en les ramenant à des rapports intelligibles, de sorte qu'on a pu dire qu'elle était une *conceptualisation* de la nature. Elle cherche à *définir* de façon de plus en plus précise ces concepts, tout en les ajustant de mieux en mieux au réel. C'est pourquoi elle est amenée à les refondre sans cesse, ce que ne fait guère la connaissance vulgaire. « L'esprit scientifique est essentiellement une rectification du savoir... Scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur, on pense l'expérience comme rectification de l'illusion commune et première » (BACHELARD, *Nouvel esprit scientifique*, p. 173). La science réagit, en particulier, contre ce qu'on pourrait appeler « l'illusion de simplicité » de la connaissance vulgaire et même de ses propres commencements (cf. *Textes*, II, p. 47-48) : aux notions « simples » du sens commun, elle substitue des notions bien plus complexes (sujets 13-14, § III B). En ce sens, elle s'oppose à « l'opinion » ; car l'opinion ne *pense* pas vraiment : « Il faut d'abord la détruire ; elle est le premier obstacle à surmonter » (BACHELARD ; cf. *Textes*, II, p. 26).

Conclusion. Faut-il conclure cependant qu'il existe une opposition radicale entre les deux types de connaissance ? Il est parfaitement vrai qu'il existe un « décalage » lorsqu'on passe de l'une à l'autre. Mais de tels « décalages » sont la loi de toute pensée : on les retrouve dans le passage de la pensée de l'enfant à celle de l'adulte, de la « pensée de rêve » à la pensée objective (*Précis*, Ph. I, p. 84-89, 136-137,

etc.), de l'intelligence pratique à l'intelligence logique (*Ibid.*, p. 269 ; Sc. et M., p.16-17 ; *Textes*, I, p. 151-152), de la croyance spontanée à l'attitude critique (Ph. I, p. 294-297 ; Sc. et M., p. 21), de la pensée associative à la prise de conscience des rapports (Ph. I, p. 292 et 356), etc. Le caractère *dialectique* que G. BACHELARD attribue à la connaissance scientifique est, en réalité, *un caractère général de la connaissance dans son ensemble*. Il est seulement plus marqué dans la connaissance scientifique que dans la connaissance vulgaire.

4. Connaissance discursive et connaissance intuitive

(*B. Ph.*, juin 1954).

Introduction. Nous essaierons ici, non seulement de caractériser ces deux formes de la connaissance : la connaissance discursive et la connaissance intuitive, mais aussi d'examiner leurs rapports.

I. La connaissance discursive.

La connaissance discursive est celle qui procède par *démarches successives* de la pensée : sa forme principale est le *raisonnement* (*Précis*, Ph. II, p. 49 et 54 ; Sc. et M., p. 40).

A. — SES CARACTÈRES. 1^o Du fait de son caractère discursif, elle se développe dans le temps, par articulations successives, ce qui pose, on le verra bientôt, le problème de sa *continuité* et de sa *cohérence*. — 2^o Elle suppose un point de départ, donc des *principes*. Même l'induction part, non pas tant des faits concrets, pris dans toute leur complexité, que d'une *idée* des faits, de faits simplifiés, schématisés, réduits à leurs éléments abstraits (*Précis*, Ph. II, p. 55 et 128-129). — 3^o C'est donc une forme de pensée *analytique*, qui implique une pluralité d'éléments distincts : ces éléments ne sont autres que des *concepts* (*Précis*, Ph. I, p. 358 ; Ph. II, p. 54 ; Sc. et M., p. 40-41). — 4^o C'est enfin une dialectique, qui exige l'emploi du *discours*, c'est-à-dire du *langage* (*Ibid.*, Ph. I, p. 329).

B. — SES NORMES. Elle est assujettie à des normes, qui sont essentiellement des normes *logiques*. On peut les ramener à deux fondamentales. 1^o Elle doit être *cohérente*, exempte de contradiction. A travers ses démarches successives, la pensée doit y demeurer *d'accord avec elle-même*. — 2^o Cette première condition de validité en suppose une seconde : la claire énonciation des *principes* de base et la claire *définition* des concepts intermédiaires. Pour demeurer cohérente, la pensée doit en effet, tout au long du processus discursif, maintenir iden-

tiques à eux-mêmes les principes initialement posés et les concepts utilisés, ce qui implique évidemment que les uns et les autres ont été clairement formulés et délimités.

C. — SES FORMES. Le *jugement* est déjà une forme de pensée discursive, puisqu'il suppose la décomposition d'une vue de l'esprit, peut-être syncrétique et confuse à l'origine (*Précis*, Ph. I, p. 287), en une pluralité (au moins, une dualité) de termes entre lesquels il établit un *rapport*. Mais la forme privilégiée de la connaissance discursive est le *raisonnement*, et plus particulièrement la *déduction* (*Ibid.*, p. 346 ; Ph. II, p. 54-55 ; Sc. et M., p. 41-42). C'est à la déduction que s'appliquent en toute rigueur les caractères et les normes énoncés ci-dessus. On a cependant l'habitude de rattacher aussi au raisonnement l'*induction* qui est, à vrai dire, un exemple complexe de procédés discursifs dans lequel le raisonnement entre à titre d'élément constituant, et même des formes moins rigoureuses encore telles que le « raisonnement » par analogie (*Précis*, Ph. I, p. 346-347 ; Ph. II, p. 55-57 ; Sc. et M., p. 42-44).

D. — SON RÔLE. 1^o Le rôle de la pensée discursive et spécialement du raisonnement est de *prouver* ; car prouver, c'est intégrer ce qu'il s'agit de prouver dans un *système intellectuel, conceptuel* ; c'est reconstruire, sur le plan de l'*intelligible*, ce qui nous a d'abord été donné sous forme intuitive ou sensible (*Précis*, Ph. I, p. 360 ; Ph. II, p. 58 C ; Sc. et M., p. 45 C). Or c'est précisément ce que fait le raisonnement et, éminemment, la déduction. — 2^o Il s'en faut cependant que la pensée discursive soit par elle-même inféconde et qu'elle ne fasse pas progresser notre savoir. « C'est, dit W. JAMES (*Psychologie*, trad. fr., p. 467), le raisonnement qui nous aide à nous tirer de conjonctures inédites », et JAMES va jusqu'à faire de « cette aptitude à tirer parti de données nouvelles » la « différence spécifique du raisonnement » (*Précis*, Ph. I, p. 359).

II. La connaissance intuitive.

Il n'est pas aussi facile de définir la connaissance intuitive ; car la notion d'*intuition* est elle-même fort vague et présente bien des aspects fort différents¹.

A. — SES CARACTÈRES. Sous toutes ces formes cependant, l'intuition présente certains caractères qui l'opposent nettement à la connais-

1. BERGSON lui-même écrit, dans *La Pensée et le mouvant*, p. 33 : « Intuition est un mot devant lequel nous hésitâmes longtemps... Il prête à la confusion », et p. 35-37, il en distingue cinq sens différents (voir *Précis*, Ph. II, p. 422 ; Sc., p. 423). Cf. Éd. LE ROY, *La Pensée intuitive*, t. I, p. 147 : « Le mot *intuition*, si fréquemment employé, si rarement défini d'une manière quelque peu précise, est un des plus dangereux, mais aussi des plus essentiels, que contienne la langue philosophique. »

sance discursive. 1^o Elle consiste à saisir un objet de pensée *actuellement présent* à l'esprit. Certains philosophes l'ont même définie comme une expérience immédiate de l'éternel, qui nous permet d'échapper au temps. C'est ainsi que SCHELLING y voit « un pouvoir mystérieux de nous retirer, des modifications du temps, dans notre moi le plus intime... et, là, d'avoir en nous l'intuition de l'éternité sous la forme de ce qui ne change pas... Nous ne sommes plus dans le temps : c'est le temps ou plutôt l'éternité pure et absolue qui est en nous » (cité par LALANDE, *Voc.*, p. 540). Même BERGSON, qui, tout au contraire, lui assigne comme domaine « le changement pur » et qui écrit : « Penser intuitivement est penser en durée » (*La Pensée et le mouvant*, p. 37-38), distingue essentiellement cette durée qui est « continuité indivisible » du temps discontinu. L'intuition, « c'est la vision *directe* de l'esprit par l'esprit... Intuition signifie d'abord conscience, mais conscience *immédiate*, vision qui se distingue à peine de l'objet vu, connaissance qui est contact et même coïncidence » (*Ouv. cité*, p. 35-36). — Même dans certaines de ses acceptions plus vulgaires, par exemple celle de l'intuition inventive (ci-dessous § D 2^o), le terme *intuition* implique une sorte de *vision instantanée* de l'idée, de la solution cherchée, qui se présente soudainement à l'esprit.

2^o La pensée discursive était astreinte à partir de certains principes. Mais c'est une erreur, selon BERGSON (*Ouv. cité*, p. 241), de croire que toute connaissance « doit nécessairement partir de concepts aux contours arrêtés pour étreindre avec eux la réalité ». On peut au contraire « s'installer d'emblée » dans le réel (*Ibid.*, p. 234, 237, etc.), chercher à le saisir « du dedans » (*Ibid.*, p. 203, 206, etc.). C'est précisément ce que réalise l'intuition, qui est ainsi une connaissance « par l'intérieur », alors que la connaissance discursive était toujours extérieure à l'objet. — Tout au moins, dans d'autres conceptions de l'intuition comme celle de HUSSERL, l'intuition est-elle censée nous donner son objet « de façon immédiate et originelle » dans une expérience « où les choses et les faits me sont présents *eux-mêmes* » et, en quelque sorte, « en personne » (*Précis*, Ph. II, p. 423).

3^o L'intuition n'a donc plus le caractère analytique de la connaissance discursive. BERGSON, au contraire, l'oppose sans cesse à l'analyse (*Ouv. cité*, p. 206, 228, etc.) comme une « intuition simple » et *indécomposable* (*Ibid.*, p. 215, 223, etc.). Là où la pensée discursive procède par concepts, l'intuition nous fournit un « sentiment simple et indivisible » (*Ibid.*, p. 203 et 210) et nous permet de « sentir palpiter l'âme » des choses (*Ibid.*, p. 222).

4^o Enfin l'intuition se prête fort mal à l'expression par le langage.

BERGSON la déclare « inexprimable » (*Ouv. cité*, p. 205). Tout au plus « comparaisons et métaphores suggéreront-elles ici ce qu'on n'arrivera pas à exprimer » (*Ibid.*, p. 52). De même, selon LE ROY (*Ouv. cité*, t. II, p. 9), dans l'intuition inventive, nous vivons d'abord la découverte « sans pouvoir encore la parler ».

B. — SES NORMES? L'intuition est sans normes. Car, étant en deçà ou au delà du discours, elle échappe à la juridiction de la Logique.

C. — SES FORMES. L'intuition se présente sous des formes très diverses. — 1^o La seule qui soit vraiment immédiate, est peut-être l'intuition psychologique (*Précis*, Ph. II, p. 50 ; Sc. et M., p. 37), celle qui nous fait saisir l'écoulement continu des états de conscience en nous ou, comme dit BERGSON (*Ouv. cité*, p. 206), « notre moi qui dure ». — 2^o Tout autre est l'intuition sensible par laquelle nous appréhendons, sinon les objets extérieurs en tant que tels, du moins les qualités de ces objets (*Précis*, Ph. II, p. 51-52 ; Sc. et M., p. 38). — 3^o Enfin il existe une intuition intellectuelle par laquelle nous sont données, soit certaines idées claires¹, soit certaines évidences de la raison, soit enfin (intuition phénoménologique) certaines essences intelligibles (*Précis*, Ph. II, p. 53 et 423 ; Sc. et M., p. 39 ; Sc., p. 424).

D. — SES RÔLES. Les rôles de l'intuition sont nécessairement multiples, comme ses formes. — 1^o Elle fournit des données. L'intuition psychologique fournit, en psychologie, les données nécessaires à l'introspection et, semble-t-il, aussi, en métaphysique, par le *cogito*, le point de départ de toute spéculation ultérieure (cf. ci-dessous 4^o). L'intuition sensible fournit les données indispensables à la recherche expérimentale, peut-être aussi à la création de certains concepts mathématiques (*Précis*, Ph. II, p. 90 et 101 ; Sc. et M., p. 207 et 218). L'intuition intellectuelle apporte les données indispensables à toutes les démarches déductives ou constructives de la pensée, dans le domaine scientifique comme dans le domaine philosophique.

2^o Un rôle tout différent de l'intuition est l'invention. Celle-ci se présente souvent comme une *vue* ou tout au moins un *pressentiment* soudains d'une solution que nous avons peut-être longtemps cherchée. On a beaucoup insisté sur ces « éclairs de pensée » qui sont souvent à la base de la découverte dans tous les domaines, et nous y reviendrons (*Précis*, Ph. I, p. 242 ; Ph. II, p. 52-53 et 120 ; Sc. et M., p. 23, 39 et 236 ; *Textes*, I, p. 126-129).

3^o Tout différent encore est le rôle de l'intuition lorsqu'elle nous donne une *aperception synthétique* d'un ensemble discursif, lorsqu'elle

1. Cf. DESCARTES, *Regule*, III : « Par intuition, j'entends, non l'assurance flottante que donnent les sens, mais... le concept que forme l'intelligence pure et attentive sans aucune possibilité de doute, concept qui naît de la seule lumière de la raison. »

— COURS DE PHILOSOPHIE —

par A. Cuvillier

Précis de Philosophie

**Classe de Philosophie, Première
Supérieure, Lettres Supérieures**

T. I Psychologie. Psychologie Sociale.
Esthétique

T. II Logique. Philosophie des sciences.
Morale. Philosophie générale

**Classe de Sciences Expérimentales
et de Technique et Économique**

**Classes de Mathématiques et
Mathématiques-Technique**

**Textes choisis
des auteurs philosophiques**

T. I Introduction générale. Psychologie.

T. II Logique. Philosophie des sciences.
Morale. Philosophie générale.

La Dissertation philosophique

T. I Psychologie. Philosophie générale

T. II Logique. Philosophie des Sciences.
Morale.

**Nouveau vocabulaire
philosophique**

— ARMAND COLIN —

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00400760 7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

